



Monica H. GREEN, *Making Women's Medicine Masculine: The Rise of Male Authority in Pre-Modern Gynaecology*

Oxford, Oxford University Press, 2008, 409 p.

Gabriella Zuccolin

Traducteur : Didier Lett



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/11095>

DOI : 10.4000/clio.11095

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 233-236

ISBN : 978-2-7011-7781-6

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Gabriella Zuccolin, « Monica H. GREEN, *Making Women's Medicine Masculine: The Rise of Male Authority in Pre-Modern Gynaecology* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 37 | 2013, mis en ligne le 26 juillet 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11095> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11095>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Monica H. GREEN, *Making Women's Medicine Masculine: The Rise of Male Authority in Pre-Modern Gynaecology*

Oxford, Oxford University Press, 2008, 409 p.

Gabriella Zuccolin

Traduction : Didier Lett

RÉFÉRENCE

Monica H. GREEN, *Making Women's Medicine Masculine: The Rise of Male Authority in Pre-Modern Gynaecology*, Oxford, Oxford University Press, 2008, 409 p.

- 1 Il y a trente ans, évoquant la gynécologie dans l'Antiquité, Giulia Sissa écrivait que l'utérus, « dépositaire insensé et irritable de la reproduction sociale, est le seul organe qui a forcé la connaissance médicale hippocratique à définir en son sein une véritable spécialité »¹. L'ouvrage de Monica H. Green reprend, en les contextualisant dans un paradigme méthodologique beaucoup plus complexe, ses études précédentes sur la figure historique et littéraire de Trotula et sur la médecine féminine au Moyen Âge ; il raconte l'histoire de l'exclusion des femmes de la pratique et de la théorie du savoir gynécologique en l'espace de cinq siècles (XII^e-XVI^e siècle).
- 2 Au XVI^e siècle, la redécouverte des livres les plus originaux du corpus hippocratique en matière de gynécologie corrobore et justifie de façon pressante la légitimation de l'autorité masculine sur cette discipline. Toutefois elle ne représente pas le début, mais plutôt le coup de grâce porté, en ces débuts de l'époque moderne, par les interprètes du « père de la médecine » à la possibilité historique et théorique d'un monopole féminin de la gynécologie, car, souligne l'auteure, l'histoire de cette délégitimation a ses racines dans l'époque médiévale. Si, au cours des XI^e et XII^e siècles, un véritable dialogue entre la tradition médicale empirique féminine et l'érudition littéraire masculine était encore possible (Monica Green traque les moindres signes de cette interaction), aux siècles

suiuants le silence tombe sur ces échanges. L'éuiction progressive et généralisée des femmes de l'accès aux connaissances médicales sur leur propre corps et à leur contrôle ne se limite cependant pas à la gynécologie, elle s'ancre dans un contexte d'exclusion globale des femmes de toutes formes d'éducation et de la connaissance du latin, langue de la transmission du saoir scientifique jusqu'à une époque relativement récente.

- 3 Comme dans une chasse au trésor qui commence à Salerne au XII^e siècle, dans ses quatre premiers chapitres Green guide le lecteur à travers le processus inexorable d'appropriation masculine des textes du corpus connu sous le nom de Trotula : le *Liber de sinthomatibus mulierum*, le *De curis mulierum*, et le *De Ornatu mulierum* (seul le second texte a été écrit par une main féminine, peut-être celle de Trota). L'auteure suit méticuleusement à travers les siècles les traces de la production, de la possession, de la lecture et du déclin de l'intérêt pour ces textes dans les moindres recoins de l'Occident latin. Quand elle traite de leur traduction dans les langues vulgaires d'Europe et de la tradition des *Secreta mulierum* qui leur est liée, Monica Green a le mérite d'exclure l'équation simpliste entre langue vernaculaire, vulgarisation et accessibilité prétendument élargie de leur contenu à un public même féminin. En somme, la langue vernaculaire permet certes l'accès à la culture latine, elle n'en reproduit pas moins les systèmes de maîtrise et de contrôle et assume les mêmes fonctions régulatrices et conservatoires que la tradition médicale savante en latin. Bien que les auteurs de ces ouvrages en langue vulgaire dédient parfois (souvent de manière rhétorique) leur propre travail à un public féminin composé de sages-femmes et de femmes appartenant aux classes supérieures, le lectorat à qui ces travaux sont véritablement destinés n'est guère plus large que celui à qui sont adressés les textes rédigés en latin : médecins, chirurgiens, membres du clergé et, de plus en plus, riches laïcs et chefs de famille. Par ailleurs, les débats sur des questions telles que la sexualité, la procréation, l'anatomie et la physiologie de la femme ou la puériculture, qui ont toujours suscité un grand intérêt (et pas seulement parmi les médecins et les spécialistes), ne pouuaient laisser indifférente une société qui fondait sur la continuité son ordre social propre et qui désirait en apprendre davantage sur la génération. Notons enfin que les possesseurs de textes médicaux pour les femmes sont invariablement des hommes, aux très rares exceptions près que l'auteure a jusqu'à présent repérées dans le courant du XVI^e siècle.
- 4 Les groupes de sources utilisées par Green ne se limitent certes pas à Trotula et à la tradition des *Secreta* qu'étudie le chapitre V. Sont, de fait, virtuellement convoqués tous les textes médicaux pour les femmes rédigés en latin ou en vernaculaire jusqu'au XVI^e siècle, ainsi que les parties thématiques consacrées à leurs problèmes dans des textes médicaux plus généraux, et aussi – quoique plus rarement – des sources juridiques, narratives et religieuses. Monica Green porte toujours une grande attention à la distinction entre gynécologie et obstétrique : le problème est de saoir comment et pourquoi l'histoire du monopole de la connaissance gynécologique s'est différenciée de celle des destinées du saoir obstétrical. L'auteure nous guide avec solidité et compétence dans l'histoire entrelacée et souvent confondue de ces deux disciplines. Elle explique comment la force des conventions sociales et des tabous religieux et idéologiques qui aurait pu s'opposer à l'établissement d'une autorité masculine sur la gynécologie (la pudeur des femmes, l'inconuenance pour un homme de traiter et observer les organes sexuels féminins, le fait évident qu'une femme possède une meilleure connaissance du corps féminin) a tout au plus retardé mais n'a pu empêcher la « victoire finale » de l'homme dans cette bataille. L'arme de l'érudition, de la

production et de l'accès exclusivement masculin aux textes considérés comme faisant autorité dans le domaine gynécologique l'a emporté sur tous les tabous.

- 5 Au XII^e siècle, pas un médecin ne pouvait mettre en doute la compétence de Trota de Salerne, et pas seulement en gynécologie. Comme le souligne Monica Green, Trota (qui est également l'auteure d'une *Practica*, un traité médical généraliste) était, par exemple, fort compétente dans les domaines de l'ophtalmologie et des maladies gastro-intestinales. En revanche, l'espace alloué à ses collègues féminines des siècles suivants s'est considérablement restreint (la réalité d'une pratique médicale des femmes est analysée dans le chapitre III). Les tâches médicales confiées à des femmes sont peu à peu devenues plus subalternes et accessoires, si on les compare au rôle déterminant du médecin. Plutôt que soigner les autres femmes elles ont fini par simplement les assister. Leur présence aux accouchements sans complications ou les manipulations et les observations du corps féminin qui se déroulent sous la stricte autorité du médecin représentent désormais le seul champ d'action et de spéculation qui soit concédé aux femmes. Elles ne sont plus que l'œil, l'oreille et la main du médecin. À partir du XV^e siècle, les mentions d'un contact direct entre ce dernier et le corps de la femme commencent à se multiplier. Les textes médicaux de cette période s'empressent en effet de témoignages personnels qui insistent sur l'expérience et l'observation directe (chapitre VI). Les quelques femmes qui élèvent la voix pour réclamer le droit d'exercer la médecine sont poursuivies en justice. D'un côté, elles ne représentent rien de plus que la classique « exception confirmant la règle » de la non-implication des femmes dans les soins nécessités par leur propre santé ; mais, de l'autre, il faut les considérer comme la partie émergée de l'iceberg d'une pratique médicale féminine dont nous ne connaissons jamais les caractéristiques précises, puisqu'aucun document ne l'a reconnue, sanctionnée ou enregistrée et que pour cette raison elle reste inaccessible à l'historien contemporain.
- 6 L'étude se clôt par une liste de plus de 200 manuscrits, par deux grosses annexes (l'une sur les possesseurs du traité latin de Trotula et l'autre sur les textes imprimés d'obstétrique et de gynécologie publiés entre 1474 et 1600), par un double index (analytique et des noms) et enfin par une très riche bibliographie – autant d'apports qui font du livre de Monica H. Green un outil de travail et d'approfondissement indispensable non seulement à qui voudra s'occuper à l'avenir de l'histoire de la « médecine des femmes et pour les femmes » à l'époque pré-moderne, mais aussi (et peut-être surtout) à l'historien de la médecine et du genre à l'époque moderne qui a trop souvent tendance à oublier ce qui s'est passé au Moyen Âge.

NOTES

1. Silvia Campese, Paola Manuli et Giulia Sissa, *Madre materia. Sociologia e biologia della donna greca*, Turin, Boringhieri, 1983, p. 106.

AUTEURS

GABRIELLA ZUCCOLIN

The Open University, RU